

## LES NOMINÉS



De la nécessité de booster la créativité de nos universités

Yoneko Nurtantio

MARDI



Sur la nécessité de s'indigner

François Sennesael

MERCREDI



Critique de l'hybris productiviste et tentative de dépassement

Lucien Standaert

JEUDI



De l'importance de l'entrepreneuriat

Xavier Vanwelde

VENDREDI

# De la nécessité de booster la créativité de nos universités

## YONEKO NURTANTIO

Etudiante à la faculté de Philosophie et Lettres de l'Université libre de Bruxelles

L'homme ne pourra répondre avec pertinence aux grands défis du vingt et unième siècle qu'en faisant preuve d'innovation. Or, si l'université ne nous enseigne pas la culture de la créativité, qui pourra le faire? Et surtout, comment peut-elle entrer concrètement dans cette dynamique?

### Se confronter à «l'autre»

La différence bouscule, et tant mieux, car elle nous fait avancer. L'enseignement universitaire devrait être centré sur l'objectif premier de la résistance aux routines quelles qu'elles soient et, partant, de la confrontation à tout ce qui est étranger. Cela se traduira d'abord par la volonté de composer un corps professoral aux multiples facettes. Privilégier la diversité des points de vue plutôt que l'étouffer, chercher des enseignants formés dans différentes universités, rester alerte vis-à-vis de l'égalité entre hommes et femmes, sont autant d'ingrédients nécessaires pour faire du socle de l'institution un terrain fertile. Sur cette base, il est primordial que les enseignements dispensés donnent à l'étudiant le réflexe critique de toujours remettre les faits et leur analyse en question. Le professeur «idéal» pointe honnêtement les problèmes de toute théorie et les faiblesses de la connaissance scientifique. Et puis, il n'est pas seul: soit le cours est partagé entre deux titulaires, soit il invite des interlocuteurs spécialisés à exposer leur point de vue lors des séances magistrales ou lors de conférences annexes.

L'étudiant «idéal» acquiert lui aussi cette culture de l'altérité: il étudie un temps à l'étranger (les partenariats Erasmus ou autres sont optimisés pour toutes les filières, même les plus modestes) et, de retour chez lui, il cherche à rencontrer des personnes issues de différents niveaux, sections, facultés, parcours, personnalités, etc. L'université a la capacité de faciliter ces échanges en créant des plateformes de discussion qui réunissent, soit selon les facultés, soit selon les intérêts personnels, de sorte que, par exemple, l'historien de BA2 puisse apprendre à connaître le philosophe qui commence sa thèse via la plateforme facultaire, et qu'il

rencontre un polytechnicien de BA3 via la plateforme d'intérêt personnel. L'université ne devrait pas hésiter à investir dans ces espaces de discussion car ils permettent, d'une part, d'élargir les horizons des étudiants et de voir émerger des idées neuves et, d'autre part, de tirer chacun vers le haut, selon le système bien connu de *coaching* des plus jeunes par leurs aînés. Tout le monde en ressort grandi.

Une remarque cependant au sujet de la diversité des étudiants. La surpopulation des auditoires est actuellement un problème prégnant, mais qui reste tabou sous couvert du droit de tous à l'enseignement. On ne pourrait exclure personne. Or, si l'on reprend le texte de la déclaration universelle des droits de l'homme, il y est clairement stipulé que «l'accès aux études supérieures doit être ouvert en pleine égalité à tous en fonction de leur mérite» (article 26 partim; mes italiques).

C'est là la solution simple et juste, qui permettra aux universités de conserver des standards d'éducation élevés. Instaurer un examen (et non un concours!) d'entrée permettrait à la fois aux universités de prodiguer un climat de travail plus serein, voire un suivi des étudiants dès le bachelier et aux jeunes de s'orienter de façon plus clairvoyante. En effet, à ceux qui auraient échoué lors de cet examen d'entrée, s'offriraient deux possibilités: primo, se tourner vers d'autres études supérieures qui leur soient mieux adaptées (et qui soient enfin revalorisées; il faut en finir avec cette idée selon laquelle tout le monde devrait aller à l'université parce qu'elle est le seul type d'enseignement valable). Secundo, opter pour une année de préparation qui les prépare réellement à réussir cet examen; on y reverrait la matière, mais on y préparerait aussi à la façon de répondre à une question ouverte, aux stratégies dont il faut être conscient pour réussir un questionnaire à choix multiples, à la démarche scientifique, etc. Cette année préparatoire permettrait de rétablir autant que faire se peut les différences de niveau entre étudiants de BA1.

Le rallongement de la durée des études (six ans au lieu de cinq) n'est qu'une illusion, car une large majorité des étudiants ayant échoué à cet examen d'entrée auraient probablement traîné en route au fil de leur parcours universitaire. Dès lors, autant prendre le temps de rétablir une base solide sur laquelle démarrer ses études. Il ne s'agit donc pas de discriminer les candidats étudiants sur un critère ploutocratique, mais plutôt en fonction de leurs capacités; et de donner un coup de pouce à tous ceux qui sont de bonne volonté.

### Sur le terrain

Il y a un an, Jean-François Vanwelde (gagnant 2011, ndlr) critiquait la tendance à vouloir remplacer l'enseignement des connaissances par celui des compétences. Bien que la mode des savoir-faire, prise dans sa version extrême, ne livre pas de bons résultats, il ne faut pas négliger l'apport positif de la partie active de l'enseignement, même universitaire. Si donc les cours idéaux se focalisent effectivement sur la transmission de savoirs (et sur leur critique), l'université devrait veiller à mettre en place un partenariat effectif entre les étudiants et les entreprises d'une part, les chercheurs de l'autre. En ce qui concerne les entreprises, très concrètement, il serait par exemple envisageable de leur proposer d'amener l'un ou l'autre problème auquel elles sont confrontées pour le faire résoudre par un groupe d'étudiants (et

rière de ses chercheurs. Ils sont, en effet, souvent bridés par le manque de moyens qu'on leur alloue, en particulier dans le domaine de la recherche fondamentale. Or, le rôle de l'université, pour reprendre les termes de Th. H. Eriksen, est d'être «irrelevant in a relevant way»: elle n'est donc pas censée financer davantage la recherche appliquée que la recherche fondamentale. Qui plus est, investir dans ce second secteur, même si les résultats qu'il livre sont *a priori* moins rentables, s'avère souvent un véritable moteur pour l'innovation. Il est bon de rappeler qu'on gagne à prendre la perspective du long terme et du bénéfice scientifique sur la durée, plutôt qu'à garder un intérêt mesquin pour le bénéfice financier directement tangible.

Par ailleurs, l'université fait un mauvais calcul en supposant que ses cerveaux seront

les candidats. Les promoteurs et jurys devraient avoir la clairvoyance et l'honnêteté suffisantes pour déceler le postulant prometteur et pour exclure celui qui n'a pas l'étoffe d'un chercheur. Dans les années à venir, l'université aura très probablement moins de moyens à sa disposition, et ces moyens seront encore davantage sollicités (notamment si elle désire mettre en place quelques-uns des axes proposés ci-dessus). Et si l'université doit arriver à «faire plus avec moins», il importe qu'elle réfléchisse sérieusement à la manière dont elle veut investir.

Il faut donc arrêter de s'obliger à investir dans ce qui ne rapporte rien en termes d'accroissement de la connaissance ou sur le plan financier, sous simple prétexte d'égalité de traitement pour tous (ce que j'appellerais une tendance à «l'égalisme»). Une fois de plus, c'est le mérite qu'il convient de mettre à l'honneur. Il n'est plus soutenable, dans le contexte actuel, de maintenir l'illusion qu'il existe une égalité universelle sur le plan intellectuel et de morceler les crédits qui devraient revenir aux plus doués pour les épargner sans résultat. Pas plus que tout le monde ne doit être universitaire, tout le monde ne doit pas être chercheur; ce sont là des réalités que la bannière de l'égalité a la fâcheuse tendance à masquer un peu trop.

### Le monde de demain n'est plus celui d'aujourd'hui

Le monde dans lequel nous vivons est devenu plus complexe: les causes et les effets se confondent à tous niveaux, qui sont tous connectés entre eux (la géopolitique, l'environnement, le savoir, l'économie, etc.). Il est donc illusoire de penser que le futur serait dans une certaine mesure prévisible et qu'il nous suffira d'appliquer aux situations de demain les solutions que nous avons mises en place par le passé, de façon purement linéaire. Albert Einstein a écrit: «We can not solve problems by using the same kind of thinking we used when we created them.» Cette réflexion pleine de bon sens mène à deux constats: de un, c'est de la jeune génération que doivent jaillir les réponses à la question centrale et multidimensionnelle de savoir comment faire face aux défis à venir. De deux, l'université se voit attribuer la vaste tâche de former ces jeunes, ces décideurs de demain, à une flexibilité face à toute situation nouvelle, et de leur donner la capacité à y répondre.

L'université doit se montrer moins frileuse dans ses investissements pour la recherche.

Il lui faut sécuriser les perspectives de carrière de ses chercheurs. Ils sont, en effet, souvent bridés par le manque de moyens qu'on leur alloue, en particulier dans le domaine de la recherche fondamentale.

éventuellement un tuteur): elles y gagneraient en *fresh ideas* de *fresh people*, tandis qu'eux en retireraient la confrontation à une situation réelle, parfois très différente de la réalité qu'ils peuvent se représenter via leurs cours. Un tel partenariat se doit de rester entièrement gratuit, pour éviter tout biais d'entrée de jeu. Un second aspect du volet «sur le terrain» à l'université pousserait les professeurs à inclure plus spontanément les étudiants dans leurs projets de recherche, pour les familiariser à leur méthodologie et leurs actions.

### Oser prendre des risques, c'est-à-dire sécuriser

De deux choses l'une, c'est que l'université doit se montrer moins frileuse dans ses investissements pour la recherche. L'autre, c'est qu'il lui faut sécuriser les perspectives de car-

plus productifs s'ils n'ont aucune certitude quant à leur avenir professionnel. La carrière de chercheur est trop souvent mise à mal: en sciences humaines, on bricole des parcours faits de fragiles post-doctorats ou de contrats à (courte) durée déterminée sans avoir rien d'assuré pour la suite, alors que celui qui se montre performant devrait avoir la certitude – à condition de demeurer brillant – que l'université le financera ou l'aidera à trouver un financement fixe pour les années à venir, sans crainte d'être au chômage après cinquante ans. En sciences exactes, l'université doit apprendre à rémunérer ses cerveaux à des tarifs compétitifs, afin d'éviter qu'ils ne s'exilent tous dans le secteur privé... ou dans des universités étrangères.

Il est également nécessaire de souligner qu'au niveau du doctorat, l'université ne doit pas hésiter à opérer un choix très clair entre

Retrouvez les textes des quatre nominés sur [www.youngvisionaward.be](http://www.youngvisionaward.be)



PUBLICITÉ



QUEL JEUNE AURA LA VISION LA PLUS CONVAINCANTE DU MONDE DE DEMAIN?

VOTEZ SUR [WWW.YOUNGVISIONAWARD.BE](http://WWW.YOUNGVISIONAWARD.BE) ET GAGNEZ UN MP3

une initiative de



avec le soutien de

